



Sur le chemin de nos rêves...

ALICE NEVOSO

Alice Nevoso

Sur le chemin
de nos rêves...

© Alice Nevoso, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2158-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

La musique de Mario Bros envahit mon minuscule appartement. Ça doit être ça, régresser. Retourner en enfance, à l'âge de 8 ans, où la définition d'une bonne journée est simple : manger du fromage fondu au ketchup, passer un niveau en jeu vidéo, et affronter des marais toxiques et des serpents.

Je viens d'explorer le monde *Jungle Cassis*. Les yeux hagards, je bois une gorgée de jus et fixe l'horloge murale, comme si elle allait me délivrer le secret d'une vie réussie. 11h30. La matinée est interminable.

Avant mon accident, je manquais toujours de temps pour tous mes projets, je ne voyais pas la vie ni les secondes passer. Désormais, je saucissonne ma journée avec de mini-objectifs pour tenir et venir à bout de ces interminables heures qui s'effilochent.

Le salon est jonché de vêtements. Mon appartement est devenu un blockhaus, au sein duquel je fais des allers-retours entre le canapé, l'ordinateur, et les toilettes.

Je suis sur le point d'attaquer le monde « Mines Candi » et ses bébés Yoshi quand la sonnette retentit. Je sursaute. Je n'ai plus de visites depuis belle lurette. Depuis que j'ai coupé les ponts avec tout le monde, teint mes cheveux en noir, et changé de vie.

Avec une grimace, je me lève et me dirige vers la porte d'entrée, en boitillant. Malgré mes 256 séances de kiné, malgré l'ostéopathie, l'acupuncture et les guérisseurs du feu, mon genou est toujours douloureux et je boite toujours autant.

J'ouvre la porte et le visage souriant de ma voisine — une étudiante-infirmière — apparaît. Une petite brune potelée, aux yeux bleu candides et chaleureux.

— Je...je me demandais si tout allait bien pour vous, demande-t-elle en jetant un œil effaré au bazar de mon salon.

Je hausse un sourcil. *De quoi se mêle-t-elle ?*

— Votre boîte à lettres déborde, ajoute-t-elle avec un petit sourire gêné. Je voulais m’assurer que...que...

Elle bafouille et cherche ses mots.

Que mon cadavre n’est pas mangé par les corbeaux et les rats ?

Je me racle la gorge, et réponds avec naturel – comme si je ne venais pas de l’inventer :

— J’ai le syndrome de la boîte aux lettres.

Les yeux de ma voisine s’écarquillent, et j’explique :

— Je fais un blocage. Je n’arrive plus à ouvrir ma boîte aux lettres ni mon courrier. Trop peur d’une mauvaise nouvelle.

La voisine hoche la tête (*elle doit me prendre pour une cinglée, mais elle n’en laisse rien paraître !*) et je reprends :

— C’est un syndrome plus répandu qu’on ne croit...

— Vous voulez que je vous aide ?

J’acquiesce en silence, et lui tends les clés de la boîte aux lettres. Je réprime avec peine un accès de mauvaise humeur. Cette fille est si dévouée, si gentille naturellement. Et moi, je suis si aigrie.

Vais-je devenir une fille aigrie par la vie, à 30 ans ? Une fille qui en veut à la Terre entière juste parce qu’elle a eu un accident et qu’elle boite ?

Les pas de la voisine résonnent dans l’escalier, et bientôt la voilà, avec ses yeux rieurs, et un paquet de lettres dans les mains.

D’une voix blanche, je la remercie et prends tout mon courrier. De ma démarche claudicante, je me dirige vers la table basse du salon. J’y dépose la montagne de lettres, et balaye du regard les courriers d’EDF, de la Banque et de la mutuelle. Le cœur battant, je m’assois.

Depuis quatre mois, (c’est-à-dire depuis mon accident en fait), je vis comme un zombie. Je confonds le jour et la nuit. Je ne fais plus rien, je ne gère plus rien.

Le sang bat à mes tempes. *Comment ai-je pu me laisser aller ainsi ?*

Avec fébrilité, je déchire une enveloppe, puis une deuxième, et une troisième. Je lis en diagonale, et classe en « urgent » - « pas important ». Des factures, des relances, une publicité pour une nouvelle chaudière ou une culotte gainante, des courriers de la banque.

Mon sang se fige sur une lettre, datée d'il y a trois jours. Et les vilains mots me sautent aux yeux. Je suis à découvert. 1 400 euros.

Mon cœur fait un saut, et je lis l'intégralité de la lettre. La banque prend acte de cet incident exceptionnel, tout en me précisant que des agios me seront facturés, au vu de la gravité de la situation.

Mon poulx s'affole. Avant l'accident, j'avais des revenus confortables, via les cours de danse que j'assurais. Mais depuis ce jour fatal, j'ai tout lâché du jour au lendemain.

En quelque secondes défilent sous mes yeux ces quatre derniers mois. Moi avachie sur le canapé, moi en mode dépressive, moi en train de me gaver de fromage fondu au ketchup.

J'ai vraiment dérapé.

Alors que mon cerveau analyse ma vie foutue, et les probabilités de me retrouver à la rue, mon regard fait la mise au point sur les 47 boîtes d'anxiolytiques empilées sur l'étagère au-dessus de la télé. Une provision de pilules pour les mois à venir... Et pour l'éternité.

Je respire à fond. J'ai envie de m'envoler, de disparaître.

Allons, Lola, tu n'es pas seule.

Je pourrais demander de l'aide à mes copines danseuses. Léa et Ilona. Malheureusement, j'ai plutôt été du genre bulldozer ces derniers temps, repoussant toute marque de gentillesse. Et devant mon agressivité, elles ont vite lâché l'affaire.

Mentalement, je fais le tour des proches qui me restent après le cataclysme des derniers mois. Il reste bien Carlos, un copain danseur, mais il s'est exilé à New

York et a fondé une nouvelle compagnie. Aucune envie de l'embêter alors qu'un océan nous sépare.

Il me reste donc...*personne*. Ma mère est morte, et je n'ai pas vu mon père depuis presque vingt ans.

Malgré moi, l'image de Charlie s'impose à mon cerveau embrumé. Charlie, sa grande silhouette musclée, son regard posé, et sa mâchoire carrée et décidée.

Je ferme les yeux en caressant le petit bracelet en or qui m'accompagne toujours – et qui me vient de ma grand-mère maternelle, que je n'ai jamais connue.

Oui, assurément, je pourrais demander de l'aide à Charlie. Depuis le temps qu'il me tourne autour. Il serait ravi de m'aider et de parvenir enfin à ses fins. Il comblerait mon découvert, m'enlacerait par la taille et je retrouverais un semblant de tranquillité – enfin au niveau de mes comptes bancaires.

Mais c'est impossible. C'est un homme marié.

Je caresse toujours le petit bracelet en or de ma grand-mère en songeant à mon découvert de 1400 euros. Il faut absolument que je me ressaisisse. Que je trouve du travail, vendeuse, caissière, ou animatrice- peu importe. Il faut que je retrouve une vie normale, malgré ma claudication, malgré mes douleurs. Peut-être que je revende ce bracelet. Ou que je déménage plus loin de Paris.

Je n'ai plus les moyens de vivre dans cette banlieue aisée du Val-de-Marne.

Un sanglot me monte à la gorge. Pour le réprimer, j'allume la radio et une musique forte et entraînante envahit la pièce. En fermant les yeux, mon esprit dérive et s'enflamme. Je me vois danser, comme avant. Avec mes cheveux rouges, ma rage de me dépasser, ma silhouette athlétique et mon genou vaillant.

Mon portable vibre, et je sursaute en voyant un message de Charlie qui me demande si je veux aller boire un verre ce soir. Je lève les yeux au ciel, même si mon cœur se met à palpiter légèrement.

On s'est rencontré il y a 6 mois maintenant, et je n'ai jamais cédé à ses avances. Dès le premier rendez-vous, il m'a avoué qu'il était marié et ça a jeté un froid entre nous – comme si la salle de café où nous nous trouvions venait de perdre 20 degrés d'un coup.

Depuis, je l'ai revu 4 ou 5 fois – toujours dans un café –, et nous nous parlons souvent au téléphone. Il pense probablement qu'il m'aura à l'usure. Je n'arrive pas à dire non. *Ni oui d'ailleurs*. Il me plaît énormément, mais je ne peux pas me résoudre à m'embarquer dans une aventure pleine de mensonges.

Résultat : je suis coincée dans une histoire bancale qui n'est pas une histoire. Mon cœur palpite dès que j'entends sa voix au téléphone et que je vois sa silhouette baraquée et son regard pétillant. Il y a quelque chose dans son insistance et dans ses avances qui me fait un bien fou...

Et aujourd'hui, j'ai vraiment besoin de réconfort... Je relis son message, tandis que la musique résonne toujours dans mon salon. D'une main tremblante, je réponds à son SMS :

— D'accord pour ce soir. Au café de la rue Clémenceau.

Soudain je sursaute. La musique vient d'être coupée dans le salon. Une panne d'électricité ?

J'entends un petit raclement de gorge derrière moi. Je me retourne vivement et découvre avec stupeur une grande femme au visage pâle et amoché. Sa joue gauche est contusionnée, et elle a des écorchures sur le visage.

J'ai des hallucinations maintenant ? Il faut que j'y aille plus mollo sur les anxiolytiques...

La femme s'approche de moi. Il y a quelque chose chez elle qui rappelle un elfe. Elle a le teint pâle, les oreilles légèrement pointues et des yeux d'un bleu délavé.

Elle me fixe longuement avant de dire avec un petit sourire en coin :

— Vous êtes au courant que votre ficus est en train de mourir ?

— Pardon ?

— Votre ficus... La plante verte, là, près de la télé... Elle se meurt ! Vous l'arrosez un peu ? Ou vous êtes trop absorbée par votre chagrin pour prendre soin d'elle ?

— Comment savez-vous...

— Pour votre chagrin ? ça crève les yeux ! On dirait que toute la douleur du

monde pèse sur vos épaules...

— Qui êtes-vous ?

La question a fusé malgré moi.

— Camille Arnold, enseignante en langue et civilisation latine. Je suis également romancière. Le seul petit hic, c'est que je suis morte avant-hier. Je suis tout à fait mortifiée, car j'aurais dû vivre quarante ans de plus – au bas mot.

Merveilleux. Elle est complètement folle.

— Et vous ? Qui êtes-vous ? reprend-elle en me scrutant de ses yeux bleu délavé.

— Lola Ferrol, ex-danseuse déglinguée et ruinée.

Je ne sais pas quelle mouche m'a piquée de répondre ainsi. La femme hoche la tête en me regardant silencieusement.

— Et si vous vous prépariez un bon petit thé ? J'ai coutume de dire qu'on peut tout affronter dans la vie avec une bonne tasse de thé sucré.

Je lève les yeux au ciel, tandis que mon téléphone se met à sonner, juste à côté de moi. Un numéro inconnu s'affiche. Une peur panique me prend. Est-ce ma banquière ? Est-ce déjà l'huissier, pour saisir tous mes biens ? *Comment ai-je pu me laisser aller ainsi ? Je dois absolument trouver un travail et arrêter de m'apitoyer sur mon sort. Il faut que je m'habille, que je me lave les cheveux – que je me lave tout court – et que je sois présentable pour aller à Pôle Emploi.*

Mon téléphone a cessé de sonner. Je me dirige vers ma chambre, avant de me retourner vers la femme aux yeux bleus :

— Et maintenant, pouvez-vous partir ? J'ai fort à faire !

Tandis que je farfouille dans mon placard, j'entends une voix – la voix de l'inconnue qui me parle depuis l'entrée de ma chambre. Elle me dit qu'assurément je devrais préparer un thé avant de prendre une quelconque décision. Elle ajoute que le thé est une boisson nourricière que les Touaregs dans le désert affectionnent, mais aussi les Incas, et les Japonais (en fait tous les peuples du monde, dit-elle en riant.)

Il faut que je la mette dehors. J'ai bien d'autres chats à fouetter que de

prendre le thé et de parler des Touaregs avec une elfe.

Elle est maintenant en train de fredonner et se rapproche de ma chambre. Elle me regarde avec attention et je proteste :

— Comment êtes-vous entrée dans mon appartement ? Je... je dois prendre une douche. Partez, maintenant !

La femme au visage d'elfe me regarde comme si elle me passait au scanner.

— Pourquoi est-ce que vous boitez ? me demande-t-elle en ignorant ce que je viens de dire.

— J'ai eu un accident de voiture, dis-je avec un léger tremblement dans la voix.

— Et ? dit-elle d'une voix encourageante.

— Et dans la foulée, on m'a opérée pour une rupture des ligaments croisés. Pas de bol, j'ai chopé une infection au bloc opératoire... Voilà, vous savez tout. Ma vie est un enfer.

Elle hoche la tête, compatissante, et je continue :

— Je passe ma vie à prendre des médocs et à faire de la rééducation. Quatre mois après, il n'y a toujours aucune amélioration... J'ai toujours cette foutue jambe qui boite. Les médecins ne savent pas quand et si je vais pouvoir reprendre la danse... Bref, le Destin ne m'a pas ratée...

Je m'arrête quelques secondes pour reprendre mon souffle :

— Et vous, pourquoi avez-vous le visage si abîmé ?

— Moi aussi, j'ai eu un accident, répond la femme. Sauf que moi, j'en suis morte... Ma voiture a fait un tonneau et j'ai été écrabouillée.

Ça y est. Elle recommence à parler de sa mort...

— D'accord. Pourriez-vous me laisser ? dis-je avec impatience. Claquez la porte en sortant.

L'elfe me regarde avec un petit sourire imperceptible, et je décide de l'ignorer.

Je passe à la salle de bains, me déshabille en évitant de me regarder dans le